

des insurgés. Quelques jours après, ces derniers campaient entre Panuco et Tampico, interceptant toutes les communications du fleuve et ravageant les bourgades voisines qui retombaient sous leur autorité. Le chef de la famille San-Pedro, riche propriétaire foncier de la province, vivait au milieu de nous à Tampico, où il dirigeait lui-même un grand comptoir commercial, tandis que ses deux jeunes frères servaient sous le drapeau de Pavon. On lui fit sentir qu'il pourrait être dangereux d'avoir un pied dans chaque camp, et par son entremise officieuse les habitants de Panuco furent éclairés sur les véritables sentiments de l'intervention, qui n'avait qu'un but, celui de les arracher au brigandage et à la guerre civile pour assurer la protection de leurs personnes et de leurs intérêts. Sur ces entrefaites, la contre-guérilla se mit en marche pour Panuco, afin d'appuyer de sa présence ses propositions de paix. A son arrivée, les deux jeunes frères San-Pedro, d'après les conseils de leur aîné (1), acceptèrent l'amnistie complète qui leur était offerte. La défection des insurgés, qui reçurent des preuves de la loyauté et de la bienveillance française, força Pavon à se replier en arrière de la ville, suivi seulement de quelques

(1) Ce Mexicain a été pendu en 1865 par les guérillas.

fidèles. A l'offre de l'oubli du passé, faite dans des termes honorables pour son amour-propre, le chef vaincu répondit textuellement que ses opinions lui défendaient tout compromis ; que, reconnaissant les difficultés d'une guerre dans son propre pays, il allait se réunir aux derniers défenseurs de l'indépendance nationale qui suivaient encore la bannière du président Juarès. Il partait en recommandant à la générosité de la France sa famille et ses biens, qu'il laissait derrière. Pavon remonta sans retard vers Huejutla, ville principale du sud de la Huasteca, où s'organisait la nouvelle défense des mécontents et des rebelles refoulés de la côte ou de l'intérieur. La soumission de Panuco eut des résultats immédiats : la navigation interrompue reprit son cours ; les eaux du fleuve qui traverse la Huasteca se chargèrent de bateaux apportant des denrées. La disette de maïs, ce pain des Mexicains, s'était presque fait sentir à Tampico faute d'arrivages. Le quintal de maïs tomba de 2 piastres (10 francs) au-dessous du cours à notre rentrée dans la ville.

IV

On avait couru au plus pressé en poussant une pointe dans la Huasteca au secours des forces de

Llorente. Désormais le véritable but de nos efforts devait être la réouverture de la route de la mer à San-Luis et aux capitales des principaux États du centre, telles que Guanajuato et Guadalajara, par où le golfe du Mexique communique avec le Pacifique et la Sonora. Si le sud s'était calmé, le nord au contraire, totalement au pouvoir de l'ennemi, était en feu. Le général Cortina continuait son recrutement, et la *leva* (1), sorte de presse qui enrôle les paysans pour le service militaire, était toujours en vigueur chez les libéraux, dont les troupes s'élançaient de Vittoria pour courir sus aux convois du commerce montants et descendants. Quant à ses projets sur Tampico, Cortina y avait renoncé pour le moment, d'après les conseils de Carbajal.

Pour assurer la liberté d'action de la contre-guérilla française, destinée à une mobilité constante, le général en chef décida la création d'une nouvelle contre-guérilla purement mexicaine, formée sur le modèle de son aînée, appelée à coopérer avec elle selon les besoins du moment et à garder seule plus tard le port de Tampico dès que les circonstances politiques permettraient de confier des postes sérieux aux troupes du nouvel empire. Le commandement, qui restait subordonné au colonel

(1) Depuis 1863, elle avait été abolie par décret de la régence dans l'armée régulière.

français, en fut confié au colonel Prieto. Ce vieux soldat, qui depuis vingt-huit ans fait le coup de fusil en montagne comme en plaine, qui a été de toutes les déroutes et de toutes les victoires de l'armée dite régulière depuis le commandement du fameux Santa-Anna, l'ancien président de la république, a réellement gagné ses grades au feu. C'est une rare exception dans un pays où le premier bandit venu, moyennant une paire de grosses épauettes et un *revolver*, s'il est appuyé d'une poignée de coquins, se fait reconnaître général. Malheureusement sous l'enveloppe du vieux soldat se retrouve le lansquenet. Indien d'origine, de taille athlétique, aux mœurs rudes, brave à l'heure du danger, couvert de cicatrices, Prieto fréquente aussi bien les *leperos* (hommes du bas peuple) que les *caballeros*. Quelques minutes après sa sortie d'un salon officiel où il s'est présenté en grande tenue, on le retrouve dans une *tienda*, le verre de *mescal* (anisette du pays) à la main, jouant en compagnie de ses propres soldats.

Les engagements pour la nouvelle contre-guérilla mexicaine ne se firent pas attendre. Une solde élevée, quoique inférieure de dix piastres à celle de la contre-guérilla française, hâta le développement de cette force indigène, qu'une création nouvelle ne tardait point à compléter. Le Panuco

et le Tamesis sont deux artères navigables à plus de cent cinquante milles au-dessus de Tampico. Être maître du parcours de ces deux fleuves, c'est dominer militairement les localités environnantes qui se sont groupées le long de leurs rives. Une canonnière eût couru des risques sur ces deux rivières, dont le lit cache dans ses profondeurs des barrages imprévus, formés par les énormes troncs d'arbres que charrient les crues de l'hivernage. Un petit vapeur à aubes, d'un faible tirant d'eau, solidement construit, sur le type des bateaux qui sillonnent le Mississipi, était appelé cependant à faciliter les opérations militaires, dont le secret était trop souvent éventé par les espions qui garnissaient toujours le quai de la *Marine*. Il pourrait protéger à toute heure les intérêts commerciaux, et d'ailleurs on obtiendrait ainsi une économie financière. Les remorqueurs du port, spéculant sur les nécessités politiques, avaient exigé des sommes fabuleuses de l'administration française. Le débarquement seul de la contre-guérilla avait coûté plus de 6,000 francs.

La construction d'un vapeur fut décidée. L'idée était heureuse; mais la lenteur de l'exécution en fit presque avorter les bons résultats. Il faut le dire du reste, la science maritime est peu avancée sur les côtes mexicaines. On a le droit de s'en étonner

en jetant les yeux sur la carte; le contact de la magnifique marine américaine aurait dû exciter l'émulation d'un peuple voisin. La coque fut mise en chantier à Tampico. Un officier français se rendit à New-York pour acheter une machine éprouvée; il eût été préférable d'ordonner la construction complète dans un port américain. Le nouveau bateau, baptisé le *Contre-Guérilla*, devait tirer son personnel de notre corps même, qui comptait des matelots et des mécaniciens : le long du fleuve, des coupes de bois préparées assuraient le chauffage de la machine. Dans quelques semaines, on pourrait donc embarquer deux cents fantassins et les jeter en une nuit à trente lieues de distance.

Tous ces préparatifs prolongèrent la durée de notre séjour à Tampico. C'est surtout dans ces heures de calme et de réflexion que notre pensée, échappant à la discipline et à l'animation de la lutte, s'attristait d'une guerre implacable, poursuivie sans espoir de résultats sérieux. Après Magenta et Solferino, tout un peuple s'était levé pour saluer nos drapeaux; là-bas, tout semblait glacé. Nulle part l'enthousiasme n'éclatait, et le devoir réchauffait seul le feu sacré de nos soldats. Même l'attitude du parti mexicain, celui-là qui devait tout aux armes françaises, était décourageante, et quoique la prochaine opération militaire

de la contre-guérilla, qui allait rouvrir la route de San-Luis interceptée par les libéraux, intéressât avant tout le commerce de Tampico, les négociants de cette place étaient, eux aussi, animés de fâcheuses dispositions à notre égard.

Il n'y a pas de ville au Mexique où dès le début le haut commerce indigène et surtout étranger n'ait été l'ennemi déclaré de l'intervention française. Quelle a été l'origine de cette hostilité? Si on veut le savoir, il faut consulter le grand livre de la dette mexicaine. On y verra que depuis longtemps les gros négociants s'étaient faits les banquiers de l'État, qu'à mesure que l'État s'obérait, il se voyait forcé de contracter des emprunts de plus en plus onéreux. Aussi, en raison des chances de courte durée des gouvernements qui se succédaient à Mexico, qui tous avaient besoin d'argent pour se soutenir et qui croulaient comme des châteaux de cartes, les intérêts exigés par les prêteurs s'accrurent progressivement. — Ceci établi, on s'étonnera moins du taux fabuleux de 320 p. 100 en songeant que depuis la déclaration de l'indépendance, proclamée en 1821, jusqu'à la chute de Juarès, il n'y a pas eu moins de deux cent quarante et une révolutions dans le pays conquis par Cortez. Par suite de l'anarchie, le budget n'était devenu qu'un vain mot. Plus tard, sept conventions passées avec

l'étranger, créancier de fortes sommes réclamées au nom de nationaux lésés, augmentèrent encore le passif de la république. Si la France, dans la convention qui fut signée par l'amiral Baudin, n'exigea pas d'intérêts, l'Angleterre fut moins généreuse : l'une de ses cinq conventions stipulait à son profit 25 p. 100 d'intérêt. Comprendra-t-on que les négociants n'aient pu voir tarir une source de pareils gains sans protester de toutes leurs forces contre un régime qui allait essayer de faire pénétrer la moralité et l'économie dans l'administration financière d'une nation dépouillée par tant de mains?

Les ports de Vera-Cruz et de Tampico surtout avaient spéculé sur les débris de la république défaillante. Sous certaines présidences ou dictatures éphémères, l'État, pressé par la pénurie, en échange de numéraire payé comptant, avait abandonné aux bailleurs de fonds une partie de ses revenus pendant une période déterminée. Les négociants devinrent bientôt plus exigeants; ils ne consentirent à délier leurs bourses que si l'*hacienda publica* (ministère des finances) leur affermaient les douanes maritimes de ces deux ports, c'est-à-dire les ressources les plus liquides du trésor public. Des fortunes scandaleuses s'élevèrent en peu de temps, et la France apparut sur les rives mexi-

cainés un peu comme Ruÿ-Blas parmi les nobles castillans si ardents à la curée, si prompts à oublier l'Espagne agonisante. L'hostilité de Tampico était bien plus grave encore que celle de Vera-Cruz, car les comptoirs commerciaux de Vera-Cruz ne sont que les succursales des maisons principales d'Orizaba, de Puebla, de Mexico et de Queretaro (1); des millions passent dans leurs caisses sans s'y arrêter. Tampico, au contraire, est le centre des raisons sociales qui se font représenter jusqu'au Pacifique et à la frontière du Rio-Grande par des comptoirs intermédiaires; ces comptoirs reçoivent des ordres de Tampico, qu'ils enrichissent de toutes leurs recettes. Chaque année, avant l'occupation, en paiement des marchandises expédiées dans l'intérieur, deux ou trois *conductas* (conduites) d'argent monnayé descendaient à Tampico, qui à cette heure, mécontent de l'interruption causée dans ces envois par la guerre, réagissait sur les provinces centrales d'une façon fâcheuse. Tampico réagissait avec d'autant plus de force que les premiers négociants de la place sont Espagnols et Anglais, peu disposés déjà par leurs sympathies

(1) Pendant la guerre contre Juarès, Vera-Cruz a étendu ses relations commerciales aux dépens de Tampico, dont les communications étaient coupées. En temps normal, Tampico est la véritable route de tout le nord.

politiques à voir flotter le drapeau tricolore près de leurs résidences. Pour contre-balancer cette sourde opposition, le commerce français ne comptait comme représentant sérieux à Tampico que la maison Prom, de Bordeaux. Quant aux établissements mexicains, ils ne sont que secondaires dans cette ville, et si leur influence est minime, en revanche l'instruction commerciale n'y est pas négligée sous certains rapports. Chaque soir, après le couvre-feu, les boutiques se ferment : c'est l'heure où commencent les cours préparatoires d'où les enfants qui se destinent au négoce doivent sortir éprouvés; sous les yeux des patrons, ils s'exercent pendant une heure à auner les tissus, et leur succès est assuré dès qu'ils savent suffisamment allonger l'étoffe, en la déployant, pour la faire miroiter sous les yeux du client et gagner trois doigts par *vara* (la vara a 82 centimètres) grâce à la rapidité de l'aunage. Ce curieux apprentissage est la conséquence de la démoralisation complète d'un pays où les directeurs des douanes s'entendent avec les contrebandiers patentés. Que de fois des négociants, à la réception de cargaisons de provenance européenne dont le paiement des droits devait enrichir la caisse publique de 20 ou 30,000 piastres, sont tombés d'accord avec la direction douanière pour frauder complètement l'Etat et partager

entre eux le total du montant exigible ! Par suite de ces malversations trop souvent publiques et jamais réprimées, le budget mexicain, privé de ses revenus naturels, ne payait plus ses employés, qui forcément à leur tour vivaient de concussions.

La présence de la contre-guérilla donna naissance à un nouveau grief, qui raviva les mauvaises dispositions du haut commerce de Tampico. Le petit corps français, dans cette province éloignée, n'avait été suivi d'aucun service administratif ni financier. Par décret du général en chef contre-signé par la régence, la douane de Tampico avait reçu l'ordre de payer à la contre-guérilla sa solde de chaque mois sur présentation de ses feuilles de journées ordonnancées et émargées par son conseil d'administration. Depuis deux mois, la troupe n'avait reçu aucun argent, la douane n'ayant pas en caisse les fonds nécessaires. Il était urgent de remédier à un retard de paye qui pouvait compromettre gravement la discipline. Après examen, il fut constaté par les livres publics que les négociants de la place étaient les débiteurs de la douane d'une somme s'élevant à plus de 200,000 piastres (un million de francs). Ces derniers, mis en demeure de s'acquitter, protestèrent hautement, invoquant, pour échapper à leurs obligations, le prétexte que la dernière *conduite* de 3 millions de piastres

(15 millions de francs) destinée à leur port avait été, par mesure arbitraire, indûment dirigée par Mexico et Vera-Cruz, — que ce changement de voie pour l'Europe les avait privés de leurs remboursements annuels, et par suite du numéraire même nécessaire aux échanges de chaque jour.

Le prétexte était spécieux. Les intérêts des commerçants avaient souffert, il est vrai, mais ils eussent été bien autrement compromis si une *conduite* aussi importante, descendue directement de San-Luis par une route infestée de juaristes, était tombée au pouvoir de l'ennemi. Il fut en outre prouvé que chaque mois la place de Tampico trouvait encore assez de numéraire pour expédier en Europe de 60 à 100,000 piastres à des correspondants chargés de les vendre à prime (1). La mauvaise volonté des négociants était évidente : ils durent s'exécuter et renoncer peut-être à l'espérance de voir, comme cela s'était déjà vu, s'éteindre leurs dettes dans le désordre des *pronunciamientos*.

(1) Les piastres mexicaines, dont le titre est supérieur, donnent lieu à un agio très-actif sur les marchés de Londres et de Paris, qui les envoient à leur tour avec bénéfice en Chine et au Japon. C'est là la provenance et la destination de ces millions de piastres dont les journaux enregistrent pompeusement l'arrivée mensuel en Europe par la Compagnie transatlantique ou par les *steamers* anglais, sans que d'ordinaire les gouvernements aient rien à y prétendre.

Par malheur, en même temps que des résistances passionnées, soulevées par le commerce indigène et étranger, paralysaient notre action, l'appui moral donné à la cause de l'intervention par les maisons françaises établies au Mexique était nul, car quiconque a traversé en observateur impartial dans ces dernières années les terres chaudes comme les hauts plateaux, depuis le golfe jusqu'au Pacifique, reste en droit de se demander où sont les nationaux qui ont appelé nos armes au secours de leurs personnes ou de leurs fortunes menacées. Partout sur notre passage nous avons été tristement surpris d'entendre nos compatriotes s'écrier à la vue de l'uniforme français : « Que venez-vous faire ici ? Vous nous ruinez ; et après l'évacuation il ne nous restera plus qu'à plier bagage, car les représailles seront cruelles. » Triste déclaration, si on ne devait trouver quelque autre part le bénéfice de tant de sang et de tant d'or dépensés.

Le préfet politique de Tampico, dont la première mission était de ramener le calme, la concorde et la moralité dans la province dont l'administration lui avait été confiée, devait naturellement unir ses efforts à ceux du chef de la contre-guérilla ; mais ce haut fonctionnaire, nommé Apollinar Marquez, n'avait pas voulu comprendre sa position. Dans le principe, il avait essayé sans succès de

capter la confiance du capitaine Du Vallon (1), trop pénétré de la dignité nationale pour laisser l'autorité militaire s'effacer devant certaines intrigues. Au mois de juin 1864, l'harmonie entre le colonel Du Pin, qui avait repris son commandement, et le préfet n'existait plus qu'à la surface. Les mesures concertées dans l'intérêt public étaient dénaturées par M. Marquez, qui s'empressait de les rendre odieuses et se chargeait de transmettre en secret à Mexico les plaintes les plus virulentes. Aussi, sept mois plus tard, le préfet politique de Tampico se vit destitué par décret supérieur. Après sa chute, deux dossiers judiciaires accablants pour son administration furent apportés au tribunal. Tous ses excès d'autorité, toutes ses concussions étaient connus depuis longtemps et flétris par l'opinion publique, qui n'en était pas moins demeurée silencieuse tant qu'il avait eu le pouvoir en main. Beaucoup de fonctionnaires mexicains comprennent, il faut le dire, leur devoir comme Apollinar Marquez. Les nations sont vraiment frappées d'impuissance quand la presse et la tribune, ces deux grands échos de la conscience publique, sont devenues muettes.

(1) Par décret du général en chef, le colonel de la contre-guérilla française avait été nommé commandant supérieur de Tampico et du territoire qui en dépendait. Le préfet politique de cette ville était donc subordonné en quelque sorte à l'autorité française.

A toutes ces causes de dissolution qui travaillaient Tampico s'en ajoutait une autre non moins funeste, dont l'action lente et continue se faisait secrètement sentir dans tout le Tamaulipas. Après l'heureuse campagne accomplie en 1848 par le général Scott, le vainqueur du Mexique, les Américains s'étaient retirés, mais sans cacher leurs projets d'envahissement futur. « Le fruit n'est pas assez pourri, » disaient les *Yankees*; « nous attendrons la putréfaction pour repasser la frontière du Rio-Grande, la cognée à la main. »

Au mois de juin 1864, les Américains avaient commencé à tenir parole. Le recrutement du général Cortina, qui venait d'ouvrir la campagne dans le Tamaulipas au nom de Juarès, avait amené déjà au quartier général des républicains de la province, à Vittoria, bon nombre de *Yankees* enrôlés dans les agences mêmes de New-York ou de Philadelphie. Le colonel Perfecto Gonzalès, originaire du Texas, que je fis plus tard prisonnier porteur de ses lettres de service et de proclamations incendiaires prêchant le meurtre de tous les Français, se chargeait de les amener par le Texas sur le territoire mexicain, où ils pénétraient par bandes. Ces bandes se disaient pacifiquement envoyées pour faire de gros achats de troupeaux pour le compte des confédérés. La moitié des groupes était armée

de *rifles* et de *revolvers*, sous prétexte que les escortes étaient nécessaires pour repousser les attaques des Indiens *bravos*, qui attendaient leur retour, embusqués dans les grandes prairies. Une fois le pied sur le territoire mexicain, les bandes se déclaraient juaristes et s'éparpillaient en guérillas à la voix du général Cortina. C'étaient ces guérillas qui infestaient le parcours de Tampico à San-Luis, et que nous devons poursuivre au premier jour.

V

Le 7 juin, la contre-guérilla quittait Tampico; jamais ses rangs n'avaient été aussi compactes : 290 fantassins, 260 cavaliers et deux bouches à feu, dont une rayée, défilèrent par la porte d'Altamira. Les deux pelotons de cavaliers arabes ouvraient la marche : au moment du départ, l'avant-garde eut une rude tâche à remplir pour écarter les blanches Mexicaines et les Indiennes cuivrées qui formaient cortège. La garnison désignée pour garder le port pendant cette sortie s'était renforcée des *cargadores*, espèce de corporation privilégiée de portefaix indiens, vigoureux gaillards employés à charger les cargaisons sur le quai de la douane.